

Lo dié dè rolo et cé dè Mordze

Autor(en): **Dénééréaz, C. C.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **71 (1932)**

Heft 30

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-224692>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.

A MORGES

A l'occasion du Tir cantonal, nous intéresseront peut-être nos lecteurs en leur rappelant les contes, les dictons et locutions populaires auxquels a donné lieu la petite ville de Morges :

Le Bailli de Morges était très lié avec son collègue d'Aigle et lui faisait de fréquentes visites. Un jour d'automne, entr'autres, il se rendit auprès de son ami pour lui proposer une partie de chasse. Les premières victimes de nos chasseurs furent destinées à Madame, la baillive de Morges et le domestique Hans, qui accompagnait son maître, fut chargé de lui porter deux magnifiques lièvres.

Arrivé à Cully Hans, qui se sent pris d'une soif ardente, entre à l'auberge et rencontre un ancien camarade dont il avait fait la connaissance à Berne, dans sa jeunesse.

— Que portes-tu là ? lui dit ce dernier.

— Mon cher, che borde deux peaux lièvres à mon bourgeoise.

— Diable, ils sont bien beaux, en effet.

— Foui, parblé et il me semble que le bourgeois il aurait bien assez d'un... Qu'en dis-tu, Frédéric ?

Tout en conversant ainsi, les deux camarades, trinquant à qui mieux mieux, s'égayèrent, chantèrent bientôt et finirent par un excellent civet.

Arrivé à Morges, dans la matinée du lendemain, Hans, qui n'était plus sous l'influence du vin de Lavaux, commençait à réfléchir et n'osait pas se décider à franchir le seuil du château.

Enfin, il prend son courage et remet le lièvre à la cuisinière avec une lettre du bailli pour Madame; puis il se retire dans sa chambre. Un quart d'heure après, sa maîtresse le fait appeler.

— Hans ! voilà un des lièvres, mais l'autre ?

— Eh bien, Madame... il y a celui-là, puis... l'autre.

— Oui, mais l'autre ? encore une fois.

— Eh bien, Madame, il y a l'autre et puis celui-là.

La baillive ne put pas obtenir d'autre réponse du pauvre garçon, qui, ne sachant comment se justifier, fut renvoyé immédiatement vers son maître avec une lettre de Madame.

— Hans ! s'écria le bailli de sa grosse voix, qu'as-tu fait de ce lièvre ? Tu l'as mangé, n'est-ce pas ?...

— Ah ! répondit Hans, en baissant la tête, Monsieur le bailli il est un fin pougre, jamais Madame il n'a pu le téviner.

L'Ecot de Morges. — La renommée nous gratifie d'une soif inextinguible. Elle est bien injuste. Les exigences du gosier ne sont que pour une faible part dans la quantité de liquide que tout bon Vaudois croit devoir absorber. Nous buvons souvent par convenance, pour ne pas désobliger. Traiter une affaire sans entrer au café voisin, se rencontrer à Lavaux sans rendre visite à la cave, serait une grave atteinte aux usages reçus. On ne s'aborde pas sans parler du temps qu'il fait et sans ajouter : « Allons boire un verre. » La conversation où le plaisir de se revoir aidant, l'unité devient la pluralité; si bien

qu'à Lavaux on en est venu à dire, pour se rapprocher un peu de la vérité : « Allons-en boire trois. » Il est vrai qu'ils sont petits.

On boit par convenance ; et c'est ici que nous voulons payer un juste tribut de reconnaissance aux auteurs restés inconnus de l'expression : *Faire l'écot de Morges*. Ils ont, dans bien des cas, retenu les buveurs en de justes limites ; ils sont devenus les auxiliaires précieux de la Société de tempérance, sans s'en douter, probablement.

L'une de ces occasions inévitables dont nous venons de parler vous fait entrer dans un café avec quelques amis, quoique le temps vous presse beaucoup plus que la soif. Vous vous hâtez de boire afin d'en avoir plus tôt fini. Mais voilà que la générosité d'un de vos compagnons s'obstine à régler l'écot. Là-dessus, protestations énergiques et discussion qui ne se termine décemment que par l'arrivée de nouveaux litres, que chacun paie à son tour, gracieusement, lors même qu'il regrette intérieurement cet excès de dépense aussi nuisible à sa bourse qu'à sa santé.

Mais si, par une heureuse inspiration, quelqu'un s'écrie, dès l'abord : *Faisons l'écot de Morges*, cette simple phrase met tout le monde d'accord ; on l'accepte comme une sentence ; c'est sans doute un effet de la confiance absolue qu'inspirent nos amis de Morges, de qui nous tenons tant de bonnes choses.

« Faisons l'écot de Morges ! » suprême ressource pour arrêter court celui qui veut vous faire boire malgré vous.

Nous signalons l'écot de Morges à la Société de tempérance, qui devrait l'ériger en maxime et en rechercher avec nous les premiers auteurs, dignes d'être mis au rang des bienfaiteurs de l'humanité.

Les zizelettes de Morges. — Un homme de La Vallée ayant amené des vaches au marché de Morges, entra dans une auberge pour prendre une chopine de vin. Voyant à la table voisine trois messieurs mangeant des petits oiseaux qui lui parurent fort appétissants, il appela le patron et demanda s'il pouvait en avoir aussi. « Impossible, lui répondit-on, nous venons de servir les derniers. »

Puis, avisant une cage où sautillaient en sifflant deux petites linottes, il fit appeler le patron : « Et ces deux, ne pourriez-vous pas me les mettre, j'aimerais tant les goûter ! »

L'hôte regagna la cuisine, le sourire sur les lèvres, conféra un instant avec ses gens, et revint dire à son client : « Eh bien, monsieur, puisque vous le voulez, nous vous les mettrons. »

— Un peu vite, s'il vous plaît, j'ai bien faim !

Vingt minutes après, on apportait au Comblé les deux volatiles, dont il eut raison en deux bouchées.

Quant au prix, il s'en souvint toute sa vie ; jamais il n'avait payé un dîner si cher. En s'en retournant, il remarqua une multitude de petits oiseaux voltigeant dans les haies qui bordent la route de Morges à Colombier. Et furieux de sa déconvenue, il frappa à grands coups de fouet sur les branches, effrayant les moineaux qui s'y cachaient, en leur criant avec humeur : *Allà vo z'ein à Mordze, iò lè zizelettes sè veindont bin.*

(Allez à Morges, où les petits oiseaux se vendent cher).

Le Pont de Morges. — En 1720 existait à Morges une passerelle en bois que la moindre crue d'eau emportait, au grand détriment des intérêts de la localité. Madame la baillive, qui aimait ses administrés et souffrait de cet état de choses, proposa au petit conseil d'établir, à ses frais, un pont solide sur la rivière, à la condition toutefois, que toutes les bêtes qui, le mardi gras, traverseraient la passerelle de 10 heures à midi lui appartiendraient. Messieurs du conseil, informés de ces intentions bienveillantes et ne voulant pas être en reste de bons procédés, achetèrent cent oies grasses, oiseau très commun dans la localité, avec l'intention de leur faire traverser le pont. Au jour et à l'heure indiqués, ils arrivèrent sur la place du manège, précédés de leur troupeau, mais les bêtes, intimidées sans doute par la foule, s'envolent toutes dans la direction de Tolochenaz. Les conseillers, ahuris de ce contre-temps et voulant faire leurs excuses à Madame, qui les attendait de l'autre côté de la rivière, passent le pont aux applaudissements de la population. La baillive, souriante, déclare ne pouvoir garder qu'un seul des membres du conseil et renvoie les autres. Elle fut si satisfaite de l'aventure, qu'elle fit bâtir le pont actuel, dont les fondations sont, dit-on, à cinq coudées au-dessous du niveau de la mer.

Et voilà pourquoi : solide comme le pont de Morges, signifie solide en diable, en dépit du proverbe.



LO DIÉ DE ROLLO ET CÉ DE MORDZE

A NNA né que iavà z'u 'na bastringue ein onna pinta pè Rollo, lo dié l'ai allà et ma fà à la fin sè trovà un boccon blet. Ye vègnà dè crià la miné et ein passeint dévant la *Téta-Nàire*, ye ve onna calèche arrêtà, que revegnà dè pè Dzenèva et qu'allàvè contrè Lozena. Mon dié, que dondàve tot ein faseint sa verià, s'approutsè, guegnè pè la portetta de la voiture et sè peinsà : Mè ràodzà s'on sarà tant mau dein clia cariole ! et ye montè dedein, iò s'étai su lè coussins et iò s'eindoo qu'on b'n'irào. Lo cochè, que bevèssai quartetta dè petit vilho tandique lè tsévaux medzivon on picotin à l'étràblio, sè decidà dè reinmodà. Ye fà applyi et part sein sè démaufià que iavà caucion dein la voiture, et l'autro sein sè reveillè ; et l'arrevè à Mordze, iò s'arrètè dévant la *Corena*. Quand lo dié ne sè cheinte rein mé breç, sè reveillè, l'ou fiarè lo relodzo, chàotè frou, vouàitè tant bin que pào à s'n'ougnon, vâi que l'est trài z'hàorès, et coumeint, dè né surtot et po on individu eintoupenà, la granta tserràire dè Mordze ressemblè prào à clia dè Rollo, lo dié prend la *Corena* po la *Téta-Nàire* et sè met à boilà... *il a sonnè troiss!* A cé mémo momeint lo dié dè Mordze, qu'étai dévant tsi monsu Muret, dào cotè dè l'arsenat,

1 Le guet.

criâve assebin !... il a sonnè troiss ! Lo dié de Rollo se peinsâ : Ce bâyi quin bougro mè contre-fâ per lé ? et cé de Mordze sè desâi : Quinna poéson est-te que sè fo dè mè ? — Cé de Rollo criè onco :... il a sonnè troiss ! et cé de Mordze fasâi assebin ein mémo temps !... il a sonnè troiss ! — Adon mè dou compagnons, furieux, se metton à tracé l'on contré l'autro, lào dordon à la man, et ma fâi gâ dè dévânt ; et po s'é-pouâiri fasont zonna su lo pavâ la freppa et lo pequier qu'étiot ào bet dâi bâtons.

— Porquâ mè déssuvi-vo, demândâ cé de Mordze ?

— Dè quié vo mècliâ-vo ein crieint lè z'hâors, fé cé de Rollo ?

Vo laisso peinsâ lo resto ; boeilâvon ti dou ein on iadzo ; lè gros mots arreven et le coups dè triqua après ; finisson pè s'eimpogni et pè sè rebedoulâ ein faseint on détertein dâo diablio. Lè vesins tè reveillon épouâiris, traçon froû dâo lhi et s'attroupon vâi lè dou dié sein savâi cein que cein voliâve à derè. On eut gaillâ dè mau po lè separâ, kâ lèi tapâvant dru. Lo dié dè Rollo étâi tot ébâyi que nion ne tegnâi son parti et dè cein que ne cognessâ pas on âma, et ye fut onco bin plie motset quand sè ve eimpognî pè le gâpons et traînâ ào pousto, iô à la fin dâi fin l'ont pu s'espliquâ et iô l'appre que l'étâi venu à Mordze sein lo savâi. Firon la pé à la pinta dézo lè z'arcadés et lài restiron tant qu'ào dzo, iô cé de Rollo sè reintornè pè lo bateau, tot penâo et sein sè bragâ dè sa parâ.

C. C. Dénéraz.

Le « true » de Madame. — Madame. — Mon ami, j'ai quelques emplettes à faire. Ne pourrais-tu pas me donner deux cents francs ?

Monsieur. — Deux cents francs ? Mais je ne les ai pas sur moi, ma chérie. (Il ouvre son portefeuille et en tire un billet de cent francs). Tiens voici toute ma fortune.

Madame (prenant le billet d'un air résigné). — Tant pis et merci tout de même. Je vais tâcher de « faire assez ».

Monsieur. — C'est cela, ma petite... (A part lui) : Avec les femmes, il importe de compter. Leur accorder la moitié de ce qu'elles demandent, telle est ma règle, à moi.

Madame (à part elle). — Les hommes lésinent tellement que si on ne leur demandait pas deux fois plus qu'il ne faut, on n'aurait jamais son dû.

DE L'EAU FAÇON

JUSQU'À présent on a soigné la coqueluche en faisant porter à l'enfant qui en était atteint des vêtements chauds, en lui faisant prendre des tisanes de fleurs pectorales, en lui prescrivant des bains chauds, par cent autres procédés d'ailleurs aussi inefficaces l'un que l'autre. La coqueluche est une maladie tyrannique et arbitraire, qui se déclare quand il lui plaît et qui s'en va de même. Or, on vient de lui trouver un remède peu banal, mais qui donne, si nous en croyons les médecins spécialistes, des résultats stupéfiants. Une fillette de deux ans souffrait depuis plusieurs mois d'une coqueluche scélérate et les efforts de différents médecins n'étaient pas arrivés à modifier son état. En désespoir de cause, il fut décidé que l'on ferait effectuer à l'enfant, en avion, un vol pour la conduire à un éminent spécialiste. Pendant une heure, l'avion resta suspendu à une très haute altitude ; il évolua dans une zone de près de 3000 mètres ; quand il atterrit, l'enfant était guérie complètement. Le remède est coûteux, mais il fournit une indication précieuse. Le résultat eût été peut-être le même si l'enfant avait été placée dans tout autre appareil où elle eût prouvé une grande joie ou une grande peur : dans l'avion d'un manège forain, sur les chevaux de bois, ou dans la benne de la grue métallique de la Tour Bel-Air-Métropole. En médecine, il n'y a que la foi qui sauve. Une Lausannoise obéissant aux anciennes théories qui voulaient que le vin fût un breuvage dangereux et néfaste, avait pris l'habitude de ne boire que des eaux minérales et elle se fût crue condamnée à mort si elle eût été obligée de s'en passer. Etant allée prendre quelques jours de vacances à la

campagne, elle se présenta le soir de son arrivée chez le pharmacien et demanda de l'eau d'Arkina. En l'absence de son patron, l'élève qui le remplaçait fit quelques recherches et répondit : « Il ne nous en reste plus, madame ». La cliente dit : « Donnez-moi alors de l'eau d'Henriez ». Le commis simula de nouvelles recherches et déclara : « Nous n'avons pas de chance, j'ai vendu la dernière bouteille d'eau d'Henriez tout à l'heure ». « Alors, demanda notre Lausannoise découragée, donnez-moi une bouteille d'eau similaire ; j'ai la migraine et l'eau minérale me la fait passer ». Le commis, cette fois, ne se donna pas la peine de chercher, il emplit une bouteille avec de l'eau du robinet et colla dessus une étiquette où il écrivit à la main : « Eau similaire ». Le lendemain, notre Lausannoise commanda douze bouteilles de cette eau qu'elle avait trouvée excellente et souveraine contre la migraine.

UN ŒUF

VOILA la patronne qui apporte les dix heures, dit Amélie qui finissait d'attacher sa souche et regardait par-dessus les vignes voisines, dans la direction du sentier.

Clémence, sa compagne, finit d'attacher les deux sarments qu'elle tenait serrés contre l'échelas, du bout de l'ongle coupa une vrille, et rogna un sarment qui dépassait l'alignement... Après quoi, elle aussi leva la tête.

— Oui, dit-elle.

La patronne, Mme Duboux, était là. Elle posa son panier ainsi que le bidon de thé à l'ombre du pêcher.

— Venez, dit-elle, c'est l'heure, je suis même un petit peu en retard, à cause d'une poule qu'il m'a fallu soigner.

— Ça ne vous empêche pas d'apporter des œufs, remarqua Amélie.

— Oui, ça nous changera de toujours manger du fromage, je les ai cuits huit minutes pour qu'ils soient faciles à manger.

— Oh, vous les cuisez toujours juste à point... Mais pourquoi n'en mettez-vous jamais point pour vous ?

— Est-ce qu'ils vous pèsent sur l'estomac ? demanda Clémence.

— Non, je ne peux pas me plaindre de mon estomac, je digère tout bien.

— Alors, vous devriez en manger un de temps en temps, ça ne se connaît pas sur votre marché, et puis, quand on est mort, qu'est-ce qu'on en a de plus, d'avoir tant économisé ?

— Eh, ce n'est pas ça, mon té non.

Etonnées, les deux journalières regardèrent leur patronne qui avait eu un ton singulier en disant cela.

— Alors quoi ? dites-nous voir pourquoi vous ne mangez jamais point d'œufs.

Mme Duboux hésita, resta silencieuse une minute, sembla hésiter, et dit enfin :

— Après tout, pourquoi est-ce que je ne le dirais pas ? il y a assez longtemps que cette histoire me pèse, si je la dis à quelqu'un, ça me soulagera un peu, et puis d'ailleurs, ce n'est pas juste qu'on me croie une brave femme quand j'ai ça sur la conscience...

— Que oui, dit Amélie, on peut bien avoir quelque chose sur la conscience et être quand même une brave femme.

— Ecoutez, continua Mme Duboux, vous vous rappelez que ma mère, avant d'avoir son attaque, a été comme ça patraque pendant quelque temps... Des fois, elle se levait, des fois pas, des fois elle mangeait, des fois pas... Des fois, elle prenait une goutte de soupe, des fois une tasse de café avec un biscuit, des fois aussi un lait de poule, mais c'était rare, les œufs, elle ne les aimait pas tant. Mme Duboux s'arrêta. Elle regardait, devant elle, la terre noire et rugueuse sur laquelle courait en toute hâte, un chatoyant carabe doré... Les deux femmes sans dire un mot, attendaient.

— Un soir, continua Mme Duboux, un vendredi soir, je m'en souviendrai toute ma vie, elle semblait s'occuper. Elle me dit : « Je mangerais bien quelque chose ».

— Quoi, maman ? qu'aimerais-tu ?... La cousine Julia a apporté des biscuits qui ont l'air bien bons, en veux-tu un avec une goutte de café ?

Mais non, ce n'était pas ça qu'elle voulait, elle avait envie de ravigotant.

— Si tu me donnais un œuf dur avec une miette de salade ? qu'elle me dit. Je n'avais rien à faire qu'à vite lui aller cuire un œuf, n'est-ce pas ?... Mais voilà... C'était là juste un peu avant Noël, au moment où les poules ne faisaient presque point d'œufs, et j'en avais promis une douzaine à Mme Kuffer, du magasin de chaussures. Mais jusqu'à trois heures, j'avais cru que je n'aurais pas ma douzaine. Enfin, à trois heures, j'avais entendu chanter une poule, et en allant voir, j'avais trouvé le douzième œuf. J'étais bien contente, parce que Mme Kuffer était une bonne pratique qui me prenait souvent ce que je n'avais pas vendu, et c'était aussi que j'avais peur de la mécontenter, parce qu'elle était comme ça assez ombrageuse... Voilà que j'essaie de me trouver des excuses, mais il n'y en a point pour ce que j'ai fait...

Quand ma mère m'a dit ça, donc, qu'elle voulait un œuf dur avec de la salade, elle a bien dû voir tout de suite que ça ne me plaisait pas, parce que je suis restée une minute sans répondre, et voilà que c'est elle qui a tout de suite dit : (vous savez comme ma mère avait toujours peur de demander trop et de gêner les autres) qui a tout de suite dit : « Oh non, après tout, je n'y tiens pas tant, à cet œuf, donne-moi autre chose, ça ne me fait rien quoi... »

— Moi, n'est-ce pas... ah, pourquoi est-ce que je ne l'ai pas fait ?... J'aurais dû me mettre à rire et lui dire : « Ma pauvre maman, je t'en cuirai douze si tu veux... » Ah, si seulement je lui avais dit ça, si seulement !... Mais au lieu de ça, voilà que je me mets à réfléchir comme Mme Kuffer est pointilleuse et que ce serait bien ennuyeux de lui dire que je n'avais que onze œufs et que peut-être elle me ferait rabattre plus que ce n'était nécessaire... Oui, j'ai pensé à ça devant ma mère malade, j'ai été avare à ce point. Ça fait que j'ai bafouillé je ne sais pas quoi à ma pauvre mère, que le lendemain elle aurait un œuf tout frais, et que pour ce soir, je lui ferais une bonne petite vinaigrette... Mais, c'est le lendemain qu'elle a eu son attaque et elle n'a plus rien mangé jusqu'à son dernier soupir...

Mme Duboux regardait toujours à ses pieds, les deux autres femmes regardaient au loin, sans voir. Clémence, qui avait aussi perdu sa mère, ne disait rien, Amélie essayait de faire croire à Mme Duboux qui n'écoutait pas, qu'il ne fallait pas qu'elle prenne la chose ainsi, qu'elle n'avait pas grand'chose à se reprocher. Clémence enfin, poussa un léger soupir, ramassa les coquilles d'œufs éparses sur la terre noire, et se leva.

— Il nous faut y aller, dit-elle.

L. Musy.

QUIPROQUO. — Deux Français voyageant en Espagne et ni l'un ni l'autre ne sait un traitre mot d'espagnol. Un jour, ils entrent dans un restaurant à Madrid et veulent manger un bifteck. Ils essaient de se faire comprendre par tous les signes possibles, mais hélas ! le garçon n'y démêle pas grand'chose. Dans son désespoir, l'un d'eux saisit un crayon, dessine tant bien que mal une vache, marque en dessous « 2 » et le remet au garçon. Celui-ci l'emporte souriant.

— Enfin, dit le Français à son compagnon, ça a été laborieux ! Maintenant au moins, il nous a compris.

Et ils attendent patiemment une dizaine de minutes. Tout à coup, le garçon réapparaît en leur apportant deux billets d'entrée aux courses de taureaux.

MADAME LANPEIGNE

LANPEIGNE, en rentrant de son bureau, a trouvé sa maison en désordre. Le dîner n'était pas encore en train ; pour qu'il fût prêt à l'heure, Mme Lanpeigne a dû activer le feu de telle façon que tous les plats furent brûlés sans être cuits.

Lanpeigne exhale sa mauvaise humeur en véhéments reproches, et sa femme lui fournit bien-